

NEIL B. BISHOP
Memorial University of Newfoundland

***Logiques du magique,
ou le rationnel dans une fiction de l'irrationnel :
Les maisons de cristal d'Annick Perrot-Bishop***

Keywords: Annick Perrot-Bishop, *Les Maisons de cristal*, speculative fiction, magic, science fiction, the fantastic, the *fantasy* genre, peritext, euphoric, dysphoric

Abstract: Multicultural and transcultural Canadian author Annick Perrot-Bishop's prize-finalist novel *Les maisons de cristal* is studied in the light of the characteristics of speculative fiction and the distinctions between science fiction, the fantastic and fantasy ("le genre merveilleux"). The presence of both the rational and the irrational in the peritext and the body of the novel leads to the demonstration of the predominance of the irrational and of the novel's belonging to the fantasy genre.

Introduction

Finaliste du Grand Prix de la Science-Fiction et du Fantastique québécois en 1991, *Les maisons de cristal* d'Annick Perrot-Bishop confirme ainsi la parenté entre trois genres différents de paralittérature, car il s'agit d'un roman du genre merveilleux, dit aussi « *fantasy* »¹. Ces trois genres sont des éléments constitutifs (avec d'autres) de la fiction spéculative. *Les maisons de cristal* appartient au merveilleux plus qu'au fantastique ou à la science-fiction. Pour justifier ce classement, nous tenterons de cerner les traits des trois genres et les relations entre eux.

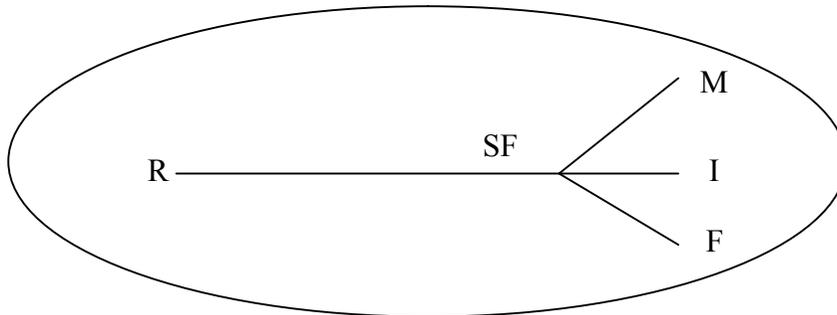
Dans le cadre théorico-méthodologique du présent travail, le « rationnel » se définit comme ce qui est conforme à la raison en fonction du réel tel que celui-ci nous est connu par nos sens aidés par différents appareils qui en étendent les possibilités perceptives. La notion linguistique de champ lexical est ici pertinente : « rationnel » est un élément dans une gamme de lexèmes contenant un ou des sème/s en commun : le rationnel, la raison, le bon sens, la logique (cf. notre titre), parmi d'autres. L'irrationnel appartient au champ lexical de l'imaginaire, du spéculatif, de l'impossible, du magique (même remarque).

Il convient de visualiser la fiction spéculative comme une bulle (de forme sphérique ou oblongue, à l'intérieur d'autres bulles représentant des genres englobant encore plus d'œuvres – la bulle de la fiction, par exemple ; nous tenterons de représenter ici la bulle (ou le champ, ou l'aire, selon la métaphore qu'on voudra) de la fiction spéculative. Visualisons ensuite un axe latéral parcourant cette bulle d'un bord à l'autre : un pôle – celui, à gauche (sans connotation politique) de notre continuum – sera le pôle associant un (relatif) réalisme (un relatif rationnel) et le champ lexical apparenté, (figuré par la lettre « R » dans la bulle ci-dessous). Nos trois genres (que le lecteur peut se représenter eux aussi par des bulles, puisque chacun

¹ Perrot-Bishop a eu l'intention d'écrire un recueil de nouvelles (le sous-titre se lit « Récits ») mais nous sommes plutôt d'accord avec Michel Lord qui qualifie cet ouvrage de « roman » et avec les raisons qu'il donne pour justifier cette qualification. (Lord, 1991 : 23, 24).

genre embrasse des œuvres comportant rationnel et irrationnel à des degrés divers) se situent tous le long de ce continuum mais tendent à y occuper des places différentes, quitte à se chevaucher. Dans notre bulle représentant l'aire de la fiction spéculative, « R », « SF », « F », « M » et « I » correspondent, respectivement, aux termes « rationnel », « science-fiction », « fantastique », « merveilleux » et « irrationnel ».

Fiction spéculative



Les genres fantastique et merveilleux se plaçant tous deux vers le pôle de l'« irrationnel », il faut trouver des critères qui les distinguent l'un de l'autre. science-fiction », « fantastique » et « merveilleux ».

Les trois genres

Des trois genres spéculatifs dont il est ici question – science-fiction, fantastique, merveilleux – la science-fiction est celui qui se place le plus près du pôle « rationnel » du continuum « rationnel < – > irrationnel ». Son nom est quasi-illocutoire, car il impose à tout auteur ou lecteur de science-fiction de s'inspirer des savoirs scientifiques, notamment liés aux sciences « dures » (physique, chimie, électronique, diverses sortes d'ingénierie, etc.). Science à partir de laquelle la science-fiction extrapole d'extraordinaire façon, de sorte que les phénomènes qu'elle donne à lire peuvent relever, tantôt de l'étonnant (mais encore un dépassement plausible de ce qui est possible selon la science et la technologie de l'époque à laquelle le texte [littéraire, cinématographique ou autre] s'est créé, tantôt de l'impossible.

Le fantastique et le merveilleux se placent vers le pôle « irrationnel » du continuum « rationnel < – irrationnel ». Parmi les types de phénomène exemplaires de l'irrationnel est le retour des morts à l'état vivant ou quasi-vivant (« zombies », mort-vivants), sous forme de ressuscitation, de réincarnation, etc., que ce soit sous forme physique, psychique ou « spirituelle ». Le retour d'un mort à un état vivant ou quasi-vivant est phénomène courant dans les deux genres. La plupart des autres phénomènes « impossibles », sorciers, magies, caractérisent les deux genres—et nous oblige à chercher ailleurs le/s critères qui les distinguent l'un de l'autre.

Si la science-fiction peut comporter tant l'euphorique que le dysphorique, le fantastique nous semble comporter une prépondérance du dysphorique, tandis que le merveilleux tend à privilégier l'euphorique. Ces définitions en fonction de

l'affectif satisferont peu ceux qui voudraient que les mots aient un sens univoque. Une telle univocité nous semble peu possible ici, car le sens des mots et des textes dépend des lecteurs, lecteurs dont les réactions envers tel mot, événement diégétique, chronotope etc. varieront d'un lecteur à l'autre. Deux lecteurs lisant le même texte sis (à égalité, peut-être, selon les deux lecteurs) vers le pôle de l'irrationnel et son champ lexico-sémantique) le verront, l'un comme dysphorique, l'autre comme euphorique. Et les deux trouveraient, le plus souvent, qu'un texte donné comportera des passages relevant du fantastique (l'impossible dysphorique) et d'autres relevant du merveilleux (l'impossible euphorique) – mais les deux lecteurs ne seraient pas forcément d'accord quant à quels passages sont dysphoriques (et relèvent donc du fantastique) ou euphoriques (merveilleux). Le classement d'un texte comme étant « plutôt euphorique que dysphorique », ou le contraire, se fera en fonction de la réalité subjective des lecteurs différents, et différemment (parfois) chez le même lecteur à des moments différents de son évolution cognitive, axiologique et affective. Ce flou définitoire n'a rien de surprenant pour qui connaît théories et pratiques postmodernes.

Étude des Maisons de cristal

Notre étude des *Maisons de cristal* abordera la forte manifestation tant du rationnel que de l'irrationnel dès le péritexte. Nous montrerons ensuite combien ce roman relève fondamentalement et surtout du genre merveilleux (terme que nous préférons à « *fantasy* »), puis repérerons, dans le texte du roman, la présence du rationnel et les modalités de son inscription. La fin de l'étude confirmera néanmoins l'appartenance des *Maisons de cristal* au genre merveilleux.

Polyvalences rationnel-irrationnel et dysphorique-euphorique péritextuelles des Maisons de cristal

La polyvalence de cet ouvrage est d'ordre péritextuel et textuel. La maison d'édition s'appelait « Logiques »² – ce qui « tire » ce roman (et sa perception par le lectorat) vers le pôle « rationnel » de l'axe susdit, et vers le sous-genre « science-fiction ». Mais... le volume a paru dans une collection nommée « Autres mers, autres mondes » – ce qui tire le roman et sa lecture vers l'altérité, et donc vers le pôle « irrationnel/irréel etc. ». Le conditionnement péritextuel comporte encore l'illustration (anonyme) en première de couverture, qui offre plusieurs éléments iconographiques cohérents avec les images verbales du texte – elle comporte de l'eau, des oiseaux de mer et des robes de couleur, et une demi-sphère qui pourrait être un soleil ou une planète. D'autres éléments encore évoquent les images textuelles que présente le texte – mais une représentation d'une tour ressemble à s'y méprendre à la « Calgary Tower » (sise à Calgary, Alberta, Canada) au point de détonner – son apparence référentielle calgarienne ne se justifie guère par les tours textuelles du roman. Il reste que – comme le nom de l'éditeur (« Logiques ») – cette représentation de la « Calgary Tower » tire le livre vers le pôle du réalisme et de son champ lexical, pôle du su et

² Rien, dans les exemplaires des *Maisons de cristal* que nous avons vus, ne nous permet de la rejoindre en écrivant que la maison d'édition s'appelait « Logiques-Fictions » (Le Brun, 1996 : 91, 100).

connu, du rationnel. L'illustration de couverture témoigne de la polyvalence rationnel/irrationnel du roman dans lequel tous deux sont présents.

Le titre du roman (composante du péritextuel) comporte deux substantifs qui inscrivent à leur tour la polyvalence rationnel/irrationnel. « Maison » et « cristal » sont les points focaux de deux réseaux sémantiques (d'ordre surtout connotatif et affectif) largement opposés. Outre les sens connotatifs positifs d'ordre affectif (donc, irrationnel) rattachés au lexème « maison » (positivité renforcée ici par le pluriel qui suggère des notions de communauté et d'appartenance, « maison » possède un réseau connotatif relevant du pôle du rationnel. Habiter une maison répond, dans la plupart des climats tant réels que fictifs, à des nécessités d'ordre pratique (abri contre les éléments, les animaux et les êtres humains ; ici le pluriel prend une valeur pratique : les maisons d'un groupe correspondent à un degré de protection, contre les intrusions animalières ou d'autres groupes humain supérieur, normalement, au degré de protection qu'offre une maison isolée). Posséder une maison signifie aussi « posséder un capital », un abri possible contre d'éventuels ennuis financiers ; la maison signifie, traditionnellement, la continuité familiale. Habiter une maison, et à fortiori en posséder une, relève du « bon sens » dans bien des esprits : or, le « bon sens » est une composante du champ lexical du pôle du rationnel.

Par contre, le lexème « cristal » focalise un réseau sémantique proche du pôle de l'irrationnel. Depuis des millénaires, et encore de nos jours, des millions de gens voient dans les cristaux des phénomènes possédant (ou permettant de posséder ou d'accéder à) des pouvoirs et savoirs que la science qualifierait de « magiques » : pouvoir de guérir (sans qu'on sache scientifiquement le processus opératoire de des guérisons attribuées au cristal), pouvoir de divination de l'avenir et/ou du passé... Le lexème « cristal » (fréquent dans les deux premiers récits/chapitres du roman) rapproche tant le titre que le roman du pôle de l'irrationnel, du magique, etc.

Comme le rationnel, l'irrationnel s'inscrit tant dans le titre du roman que dans l'illustration en première de couverture.

Le péritextuel comprend aussi la table des matières, où à nouveau les pôles du rationnel et de l'irrationnel, du logique et du magique se manifestent. Cette table des matières confirme que le livre constitue un ensemble, un roman : à côté du mot « matières » se trouve un astérisque qui renvoie à une note qui se lit « Il est souhaitable de lire ces récits dans l'ordre » (MC, 7). Souhait qui signifie que les récits sont reliés par une logique, ont été placés dans cet « ordre » pour une/des raison/s, en fonction donc du rationnel. La symétrie vient conforter la place du rationnel dans ce roman, puisque cette table présente deux parties comportant chacune un nombre égal de nouvelles : 5. Dans la première partie, l'on trouve un récit qui reprend le titre du livre (encore une manifestation du pôle du rationnel), suivie par « Les Enfants d'Oliane », « L'Amour-Mémoire », « Le jardin d'Ys » et « Amoy'e ». Les premier et quatrième titres précisent le déictique spatial du récit, mais il en va de même du troisième titre, car « L'Amour-Mémoire » est autant espace-temps d'énonciation que phénomène. Si on accepte comme définition du déictique celle, large, qui fait du narrateur ou du personnage focalisé un aspect des circonstances de l'énonciation (et on ne saurait faire autrement, la situation d'énonciation comportant au premier chef le locuteur et son illocutaire), les

deuxième et cinquième titres sont d'ordre déictique aussi – et tout élan vers le déictique relève du pôle du rationnel, car la fonction du déictique est d'aider le lecteur à « faire sens » à partir du texte lu en lui précisant les circonstances de la situation d'énonciation. Le déictique a une fonction de régie : il guide la lecture, la met sur des rails, lui impose une logique : démarche du pôle du rationnel (et de son champ lexical). On pourrait dire largement autant des titres de la deuxième partie : « À Gma » (déictique spatial évident), « Muir » (même remarque, car c'est le nom d'une île, tout comme « Gma »), « Récits d'Anissa » (titre qui identifie cette circonstance fondamentale de la situation énonciative qu'est la voix énonciatrice), et « Lettre à Agdis » (ici, la circonstance conditionnant l'acte énonciatif vers laquelle nous guide ce titre est l'identité de l'énonciataire). Même le titre du récit 9 – « La Réconciliation » – précise une circonstance pragmatique de l'énonciation : sa fonction et son thème.

Dernière grande manifestation péritextuelle du rationnel dans un roman qui relève surtout de l'irrationnel : la « Chronologie » (MC, 8).³ Cette chronologie complexe a manifestement pour fonction d'aider le lecteur à « suivre une histoire » complexe en lui apportant des données spatiales et temporelles et aussi des précisions thématiques et diégétiques (événements, personnages et groupes de personnages focalisés aux différentes époques du roman. Donc, la chronologie a, comme le titre et la table des matières, une fonction de régie, explicite sa logique temporelle (et autre) et relève ainsi du pôle logico-rationnel.

L'importance du pôle du rationnel dans le péritexte des *Maisons de cristal* (comme dans beaucoup d'autres œuvres de fiction de type spéculatif) nous semble découler du désir de susciter chez le lectorat l'impression que le spéculatif qu'il lira aura quand même un lien avec son réel et fera naître en lui un univers imaginaire dépaysant mais où il ne se retrouvera pas perdu sans repères. Une fois « payée » cette caution, le texte peut laisser se déployer son univers spéculatif (merveilleux, dans le cas présent).

Justification du classement des Maisons de cristal dans le genre merveilleux

Au vu de cette chronologie (voir note 3), l'on pourrait se demander pourquoi nous avons classé *Les maisons de cristal* dans le sous-genre « merveilleux » plutôt que dans celui du « fantastique », vu que nous avons distingué ces genres l'un de l'autre en attribuant à celui-là la prédominance de l'euphorique, et à celui-ci, celle

³ Il convient, pour la clarté de notre démonstration, de citer cette chronologie dans son ensemble : *CHRONOLOGIE* I. Monde des maisons de cristal II. Monde primitif des Bhals et des Khôs III. Monde aquatique des guérisseuses IV. Monde des Ourlandes et des Hors -- Occupation du pays par les Hors -- Reprise du pouvoir par les Grandes Ourlandines -- Révolution V. Monde de Gma -- Après la Révolution, installation à Gma d'un groupe d'Ourlandines et de leur règne -- Règne des Grandes Ourlandines pendant plusieurs siècles - - Destruction de la cité à la suite d'une explosion -- Seules les femmes survivront. Elles habiteront à l'intérieur de la grande statue.-- Arrivée des Müriens à Gma : cohabitation difficile avec les Ourlandines -- Création d'un nouveau peuple (MC, 8)

du dysphorique. La dysphorie semble prédominer dans la chronologie. La thématique politique évoque la violence d'une révolution et un « règne de plusieurs siècles », notions peu séduisantes auprès d'un lectorat occidental contemporain épris d'ordre paisible dans un cadre démocratique. La justification de notre classement du roman comme relevant du merveilleux (donc, empreint d'une prédominance de l'euphorique) réside pour partie dans la dernière entrée : « Création d'un nouveau peuple ». Claire Le Brun a fort bien souligné, dans ce roman, les tensions identitaires, tant au niveau personnel que collectif, tensions évidentes dans la Chronologie. Une jeune fille métisse se sentira-t-elle plus près de sa mère ourlande ou de son père mùrien ? L'avant-dernière entrée parle de « cohabitation difficile entre Ourlandines et Mùriens – et d'autres chapitres évoquent divers groupes humanoïdes dont les Fulas qui seraient prêts à tuer et à manger des membres de tel ou tel autre groupe ; de jeunes Mùriens assassinent l'Ourlandine Ourla par vengeance (186-187 et *passim*). Mais – comme il arrive souvent dans le genre merveilleux la diégèse aboutit à une fin heureuse, ou du moins à la promesse, à de l'espoir. Toutefois, point de « *happy end* » banal, stéréotypique ou garanti, ne vient gâcher par sentimentalisme ou facilité la fin des *Maisons de cristal*. Ce roman comporte plusieurs récits proleptiques dont le caractère inchoatif et optatif est à souligner. Yba, narratrice du récit proleptique qui narre l'advenue de cette promesse et de cet espoir, cet avenir mélioratif, en raconte sa vision dont elle est confiante qu'il se matérialisera et qu'Yba nous semble, en même temps, appeler de ses vœux – confiance n'est pas certitude. Écrivant à sa sœur Agdis, Yba raconte :

Sais-tu que je n'avais pas le droit d'utiliser mon pouvoir (de divination) pour connaître mon propre destin [?] je l'ai fait [...] il est temps de savoir ce qu'il adviendra de moi[...] je retrouverai Homi [un jeune Mùrien] plus tard, lorsque, convaincue que le peuple ourlande ne survivra pas [...] je déciderai de donner naissance à un nouveau peuple, un peuple dans lequel le sang ourlande coulera, d'abord dans les veines des enfants que j'aurai avec Homi, puis dans celui des enfants de nos enfants, et ce sang ne se tarira jamais [MC 182] [...] [J]'attends avec impatience le jour où je retrouverai Homi, où mon ventre se gonflera d'une vie nouvelle, où j'enfanterai tout un peuple fécond dans lequel coulera le sang ourlande, un peuple qui se souviendra toujours de moi, leur Mère à tous, celle qui régnera, toute puissante, au centre de la terre...[MC 189]

La dernière phrase de cette citation est aussi la dernière du roman et rapproche celui-ci d'une certaine littérature spéculative féministe qui inscrit une nouvelle mythologie qui serait en même temps un retour aux religions matriarcales. Cela confirme la nature utopique et uchropique de l'avenir prédit par Yba. L'essentiel, pour la présente étude, est le caractère clairement positif, euphorique de cette fin et de l'avenir, de l'utopie-uchronie, qu'annonce le récit proleptique d'Yba. *Les maisons de cristal* est lyrique aussi bien que merveilleux, car son intentionnalité fondamentale est de chanter l'espoir d'un monde où auront pris fin les conflits nés du refus de l'altérité – un monde de métissage harmonieux (cf. le titre fort juste de l'article que Michel Lord a consacré aux *Maisons de cristal* : « Le grand métissage »).

Certains affirment que tout roman est tout entier contenu, dit dans son incipit. Sans aller jusque là, il est utile de constater aussi bien l'affirmation du merveilleux qu'inscrit l'incipit que la cohérence du début et de la fin (que l'on vient d'étudier) des *Maisons de cristal*. Les deux premières phrases du roman se lisent, « Le vent était de retour et la maison de cristal vibrait d'une voix joyeuse. Une sorte de rire qui tintait par instants, bondissait le long des parois mauves avant de s'égrener en notes effilées à travers les rideaux de pierreries » (MC, 11). Le lecteur est d'emblée plongé dans un monde *autre*, par rapport à son monde quotidien, grâce à ces inouïes « maisons de cristal ». Quant à la cohérence entre le début et la fin du roman : l'avenir optatif, utopique, uchronique du récit proleptique des dernières lettres d'Yba à la fin du roman s'annonce dès cet incipit qui chante l'euphorie à faire advenir. En effet, Amalia n'est pas tellement heureuse au début du roman – mais l'incipit annonce que le monde contient du bonheur et que le déchirement dont souffre Amalia entre ses identités, sa mère et son père étant de race différente, pourrait prendre fin, car le bonheur résiderait aussi bien dans ce monde que dans des êtres métissés qui le peupleront.

Nous venons de voir une partie des raisons pour lesquelles il convient de classer *Les maisons de cristal* dans le genre merveilleux plutôt que dans le genre fantastique. Il reste à montrer en quoi ce roman s'affirme surtout comme texte du pôle de l'irrationnel/magique (etc.) sur l'axe « rationnel < – > irrationnel ». Dans les limites de la présente étude, cette démonstration devra rester incomplète. Le Brun, dans l'article qu'elle a consacré à ce roman, identifie comme « fil conducteur du récit [...] la réincarnation de personnages, d'une femme en particulier, dans des univers illustrant des modes de pensée différents » (Le Brun, 92). Précisions que des personnages sont la réincarnation les uns des autres. Nous avons identifié le retour à la vie d'êtres morts comme étant l'un des traits définitoires de la fiction spéculative : par la place centrale, quasi-omniprésente qu'occupe la réincarnation dans *Les maisons de cristal*, ce roman s'inscrit fortement dans le genre spéculatif, très près du pôle de l'irrationnel sur l'axe « rationnel < – > irrationnel ». Une variante sur la figure de la renaissance des morts est la prise de contact entre les vivants et les morts (ceux-ci étant perçus ainsi comme étant toujours vivants, en quelque sorte, MC 104-105 et *passim*) ; une sous-variante est la capacité de certains personnages – d'Yba, notamment – de communiquer avec « la mémoire des Ourlandes » (MC, 124 et *passim*).

Chaque personnage et chaque groupe, ou presque, dans *Les maisons de cristal* a sa religion, sa pensée magique qui s'accompagne parfois de rites sacrificiels qui peuvent choquer le lectorat, comme le sacrifice de nombreux oiseaux par les Mûiriens pour attirer la protection de leur déesse Kayolka (MC, 136) Un autre trait – Le Brun le relève (*id.*) – de la fiction spéculative est le « voyage dans le temps », le libre mouvement dans ce que le roman nomme à répétition « le flux du temps » (terme-leitmotiv du roman). Les voix narratives transportent le lectorat tant en amont qu'en aval dans ce flux du temps, par des récits tant analeptiques que proleptiques, entre les divers moments diégétiques qui figurent dans la « Chronologie » liminaire qui a pour fonction (outre celles qu'on a vues) d'aider le lectorat à épouser ces errances temporelles sans pour autant perdre le fil diégétique.

Cette même liberté caractérise le traitement de l'espace : tel personnage réussira à regagner tel pays perdu (Muir, notamment, à partir de Gma où des Muriens se sont trouvés « exilés » suite à un naufrage). Nombreux sont les déplacements spatio-temporels qui annoncent la conclusion utopique et uchronique, la naissance d'une ère nouvelle et d'un nouveau peuple métissé – non pas seulement par le sang mais par la fusion des deux cultures et des deux cosmogonies – dans un monde d'harmonie (au moins entre les deux principaux peuples du roman – les Ourlandes et les Muriens).

Le magique se manifeste par les voyages spatio-temporels impossibles (selon notre savoir scientifique actuel), donc : miraculeux. Le pôle irrationnel/magique prend également la forme, dans *Les maisons de cristal*, de la pensée magique au sens religieux. Cela comporte aussi la notion du pouvoir magique des mots. Cette présence de la pensée magique religieuse se manifeste souvent dans le roman, comme lorsque le Tilbû se rend dans la salle de cérémonie :

Il s'installe au centre de ces faces effrayantes [« des masques sculptés dans l'os »] [...] de toutes ses forces, il appelle les Esprits qui se cachent dans l'abîme des bouches. Il leur parle dans une langue secrète qu'il est seul à connaître. [...] Il attend avec patience que ses paroles pénètrent dans les orifices obscurs qui mènent vers l'Invisible. Lui répondra-t-on ? (MC, 56).

La réponse reçue sera ressentie dans à l'intérieur du Tilbû, déchirera sa psyché et son corps « pour exploser en un hurlement » (MC, 57). La magie des mots fonctionne (mais provoque, ici, une réaction négative). L'Œil, lui, entend en lui la voix magique de sa mère, une Khô :

La voix se fait à nouveau entendre en moi. Et cette voix est remplie de la présence de la Khô. Elle vibre dans chaque parcelle de mon sang.

La Khô me dit qu'elle est revenue [de la mort]. Que les Esprits ont consenti à ce qu'elle habite l'univers de mon corps. L'univers du Dedans. Celui qui plonge vers les racines de l'Invisible. (MC, 83)

La « voix » de la Khô procède manifestement d'une instance surnaturelle (les Esprits, relayés par la Khô) ; l'extrait cité raconte des événements impossibles, miraculeux ou, pour employer notre vocabulaire : magiques. L'extrait échappe au pôle du rationnel et s'intègre au pôle de l'irrationnel. Le chant magique d'Ourla sauve la vie d'Yba (MC 185-186) mais lui coûte la sienne (MC, 186-187 ; son assassinat est évoqué dans d'autres passages, bien antérieurs dans le roman). Des scènes diégétiquement impossibles sont légion dans *Les maisons de cristal* et prennent parfois un caractère fortement onirique, comme les très belles pages 89-92. Mais il ne s'agit pas d'une opposition entre l'onirique et le magique : tout (hormis les passages qui relèvent du pôle du rationnel) baigne dans un magique/irrationnel/impossible qui fait songer à ce qui, de ce pôle, peut surgir dans l'onirisme de tout un chacun – l'onirisme renforce l'expression du pôle de l'irrationnel, et non pas l'inverse. Du reste, on l'a vu, les événements magiques se présentent souvent comme relevant non pas de l'onirique mais du réel – cf. les exemples du Tilbû et de l'Œil vus tout à l'heure ; encore un exemple : un

personnage du nom de Obul « pouvait à volonté devenir Ys » (un autre personnage, MC, 93).

Les personnages et groupes – y compris des espèces non-humanoïdes aux noms néologiques, tels que les « corbettes » – oiseaux de mer dont le nom suggère une fusion entre « corbeaux » et « mouettes » – campe le roman vers le pôle de l'irrationnel de l'axe susdit.

Le roman comporte des créatures humanoïdes bien plus « spéculatives » que les Ourlandes et Mûriens, voire plus invraisemblables que les Bhals à l'épaisse fourrure. Le Tilbù, doté de pouvoirs magiques et de la capacité de revenir à de multiples reprises dans l'univers en est un. Encore plus remarquable est « l'Œil » (MC, 73ss), humanoïde de petite taille, au « teint safrané avec un œil unique », à la peau chaude à faire fondre la neige » (MC, 75). « L'Œil » a « tout absorbé dans [s]on immense mémoire » (MC, 73), a vu surgir et s'évanouir des peuples innombrables aux cours de millénaires (MC, 73-74) ; possède le pouvoir de s'unir, intérieurement, avec d'autres êtres (« J'ai souvent habité parmi ces êtres. En eux. Je me suis mêlée à leur sang, à leur souffle. Aux pensées confuses et hésitantes qui venaient crever à la surface de leur regard comme des bulles » (MC, 74). Pouvoirs que la science du réel tel qu'il nous est connu qualifierait d'impossible et qui relèvent du pôle de l'irrationnel.

La présente étude a montré combien le roman *Les Maisons de cristal* appartient à la fiction spéculative par son fort coefficient d'étrangeté, voire d'impossibilité, en termes des processus spatio-temporels. Nous avons également constaté la forte tentative scripturale d'empêcher le roman de glisser jusqu'à l'extrême limite du « pôle irrationnel » au moyen de diverses précautions péritextuelles : non seulement par la présence d'une table des matières et d'une chronologie, mais aussi par leur structuration et leur contenu (à forte tendance « rationnel », cognitif et explicatif). En fait, tout le roman comporte des recours au champ sémantico-lexical du rationnel, du logique, du scientifique en termes de la science « telle que nous la connaissons ».

Présence et modes d'inscription textuels du pôle du rationnel

Au début du présent travail, l'on s'est penché sur la présence et les modes d'inscription péritextuels du rationnel et de l'irrationnel dans *Les maisons de cristal*, pour ensuite souligner l'appartenance fondamentale et prédominante de ce roman au pôle de l'irrationnel et particulièrement au genre merveilleux. Nous ne pourrions qu'effleurer la présence, et deux modes d'inscription, du rationnel dans le texte même du roman : le recours à la pensée scientifique vulgarisée – allusions à des notions peu ou prou eisteiniennes, à la physique des particules, ou tout simplement aux « molécules ». La fonction apparente la plus importante de ce recours sera d'ordre explicatif : le roman emploie parfois la science comme outil, soit pour expliquer des phénomènes ou événements, ou encore des traits des espaces-temps qui lui servent de cadres. En fait, une fonction majeure de ces manifestations du pôle du rationnel sera – comme ce fut le cas de ses manifestations péritextuelles – de rassurer le lectorat sur la lisibilité et la pertinence du roman.

La pensée scientifique comme outil explicatif ou de conceptualisation

« Pour nous, les paroles une fois formulées, ne se volatilisent pas dans l'espace ; elles continuent à exister, à agir par le biais des vibrations qu'elles provoquent » (MC, 15). Si cette croyance relève non pas du savoir scientifique mais de la pensée magique, elle recourt à un fait scientifique – les paroles, comme tout son, existent grâce au fait de provoquer des vibrations dans la masse des molécules se trouvant dans la substance porteuse (air, eau, bois, etc.). Un autre extrait présente un phénomène apparemment impossible : « La jeune femme aux oreilles allongées me rend visite chaque jour. [...] Des millénaires nous séparent et pourtant nous nous comprenons, car elle m'habite, et moi je demeure en elle [...] Dans chaque molécule de son sang s'est glissée une parcelle de mon être qui a survécu, génération après génération. Et Yba, elle, existe déjà dans mes propres cellules [...] » (MC, 29). À nouveau, le phénomène impossible, relevant du pôle de l'irrationnel/magique – échange de visite entre deux personnages vivant à des millénaires de temps l'un de l'autre – se trouve expliqué, ici mais par la génétique chromosomique, les chromosomes existant sous forme d'ensembles de « molécule[s] » et se trouvant dans les « cellules » du corps. Ici la physique et la biologie conjuguent leurs forces explicatives et rapprochent le roman du pôle du rationnel. « Dans cet univers, rien n'est jamais perdu. Quand une énergie n'est plus utilisée, elle passe à un autre plan [devenant la substance et l'énergie des objets célestes « Lan » et « Lur » (MC, 67) Emploi est ici fait de la théorie einsteinienne selon laquelle énergie et masse sont deux formes d'un même phénomène. Référence se fait à nouveau au nucléaire exploré par des êtres que le texte assimile, par leur posture, à des êtres humains : « Plus tard, des créatures sauvages se sont redressées, les deux mains libres pour tuer, poussées par un désir insatiable d'aller toujours plus loin. Et qu'ont-elles découvert, caché au creux de l'infime, si ce n'est le secret de leur propre néant? » (MC, 74) « [A]u creux de l'infime » fait allusion à l'atome et aux particules subatomiques, ainsi qu'à leur utilisation dans des armes nucléaires.

La biologie, sous forme d'allusions à une théorie de l'évolution (évolution dont le fonctionnement, darwinienne ou autre, ne se laisse pas préciser) – sous-tendent des passages. On trouve une « forêt de koralis » [un des nombreux néologismes par lesquels le roman s'affirme comme appartenant à la littérature de spéculation, son éloignement du pôle « rationnel / réaliste ») : ces « koralis » autrefois sous-marins (cf. le français « corail » et l'anglais « coral ») « se sont adaptés à leur nouveau milieu [terrestre] en développant des tentacules spongieux qui absorbent l'eau de pluie » (MC, 122). Le procédé explicatif du gérondif est ici l'outil scriptural qui inscrit le rationnel (le scientifique connu) dans un roman du genre merveilleux.

Les maisons de cristal présente des cas où la science (sous forme de la technologie) est mise au service de l'irrationnel, du désir – notamment, du désir de pouvoir des « Grandes Ourlandines » qui, cachant les « découvertes scientifiques » à leurs sujets (de simples agriculteurs) « comme secrets d'État », orientent « [t]outes les recherches technologiques » vers le rétablissement de leur pouvoir dans leur « terre d'origine », but manqué en raison d'une expérience qui a provoqué « une terrible explosion [...] détruisant la cité » (MC, 165-166).

Un passionnant « faux rationnel » foisonne dans ce roman. Sa fausseté se suggère par son mode d'inscription le plus fréquent, soit ce que Bernard Dupriez appelle « [l]a forme la plus rhétorique de la question », « l'assertion déguisée ou *interrogation oratoire* ('fausse interrogation' dit Courault) » (Dupriez, 371 ; les caractères gras sont de Dupriez). D'autres parlent de « question de rhétorique ». On doit parler aussi de questions auxquelles l'interrogateur connaît la réponse – elles se posent en l'absence de toute intention argumentative ou rhétorique, comme quand le Tilbû formule la « fausse question » « N'avait-il pas connu cela [la réincarnation] des milliers et des milliers de fois? », MC, 51).

Sans doute faudrait-il affiner encore le classement – car parfois l'énonciateur de l'interrogation croit sincèrement à la réponse (fausse, ou liée à la propagande ou à la religion – le lavage de cerveau pratiqué par les Grandes Ourlandines, pendant plusieurs siècles, par exemple) ; en même temps, le personnage qui (se) pose la question trahit ainsi, le plus souvent, un doute quant à la « loi » à laquelle fait allusion la question. Nous proposons le terme « question assertivo-perplexe » (ou « interrogation assertivo-perplexe») pour désigner ces questions qui sont à la fois affirmatives et (inconsciemment) dubitatives. Le doute est inconscient, et celui, encore inconscient, que l'interrogateur (qui souvent se pose la question pour vérifier que ses actes ou croyances sont bien fondés dans et par d'autres croyances, un système de croyances, une religion).

Bodil, une mère ourlande, pensant au moment où elle a quitté son compagnon et leurs trois enfants, se dit, « Cela m'a pas été facile [...] de quitter mon compagnon; mais une fois mon devoir [de procréation d'une Ourlande] accompli, ne fallait-il pas que je retourne auprès de mes semblables? J'avais promis de respecter la loi » (MC, 112). La question comporte une assertion – une loi de mon peuple exigeait que je retourne auprès de mes semblables – et une interrogation par sa syntaxe, interrogation qui traduit le doute chez ce personnage qui jauge et juge son comportement passé, le justifie provisoirement en fonction d'une « loi » – et finira par enfreindre cette loi et revenir auprès de ce compagnon.

Ces quelques questions nous ont rapprochés d'une thématique de l'œuvre que nous ne pourrions qu'effleurer, dans les limites du présent travail. Les Grandes Ourlandines, reines toujours cachées derrière un masque – qui se remplacent l'une l'autre après leur décès, pour que la population croie que « la Grande Ourlandine » est une déesse immortelle (MC, 113) – maintiennent un état policier qui suit la logique d'un tel régime. Logique basée sur le mensonge, l'entretien d'une apparence d'immortalité. D'où des comportements et croyances basés sur l'obéissance à la loi/Loi. Certes, l'invasion des Hors balaie le règne des reines – ce qui n'empêchera pas certaines Ourlandines (ainsi s'appellent les Ourlandes femmes), de risquer leur vie en se réunissant clandestinement pour entrer en contact avec « la mémoire des Ourlandes ». Cette prise de contact est la loi dont Yba risque plus tard de devenir prisonnière. Une autre loi à laquelle doivent obéir les Ourlandines est de quitter les Mùriens une fois qu'elles ont rempli leur devoir maternel. Yba, dans ses récits proleptiques, à la fin du roman, enfonce la loi lui interdisant la divination de son propre avenir, et se prépare à retrouver le Mùrien, Homi, avec qui elle restera pour élever avec lui leurs enfants et fondera ainsi un peuple nouveau génétiquement et culturellement métissé).

Est-ce à dire qu'au fond, *Les maisons de cristal* rejette le pôle de l'irrationnel, condamné comme étant bâti sur le trompe-l'œil, simple mythe mensonger employé comme « opium du peuple ». Certes pas, car Yba, à la fin du roman, loin de nier sa capacité magique de contacter la mémoire ourlande éternelle et de prévoir l'avenir, se sert de ce dernier pouvoir pour regarder et raconter proleptiquement sa future union avec Homi et la naissance, grâce à cette union, d'un nouveau peuple. En outre, Yba clôt le roman sur l'image d'elle-même devenue déesse-mère toute-puissante. Elle affirme ainsi son statut immortel et magique. Le roman se termine sur l'affirmation de la suprématie du pôle de l'irrationnel – et du genre merveilleux.

BIBLIOGRAPHIE

Site : <http://cf.geocities.com/Annickpb/index.html>

Sources imprimées :

Le Brun, Claire (1996). « Exil, mémoire et métamorphose : *Les maisons de cristal* d'Annick Perrot-Bishop » in *Multi-culture, multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*, Paris, L'Harmattan, 91-100.

Lord, Michel (été 1991). « Le grand métissage », *Lettres québécoises*, 62, 23-24.

Perrot-Bishop, Annick (1990). *Les maisons de cristal*, Montréal, Logiques, 189 p.